

# NOTES DE LECTURE

---

Edgard Pisani , *Persiste et signe*, Paris, Odile Jacob, 1992, 480 p.

D'emblée ce livre qui se voudrait la somme d'une vie — ô combien recouverte encore d'innombrables zones d'ombre — impose une relation complexe. J'y suis entré avec l'intention d'en extraire des classements, d'en éclairer les principes. Mais nulle « note de lecture » ne saurait sans l'appauvrir chercher à « résumer » cet ouvrage de près de cinq cents pages qui ouvre à chaque ligne plus de perspectives qu'il n'en conclut. Chercherait-on à dégager la critique d'une démarche, d'une action, d'une décision que l'auteur, que l'*acteur* de celle-ci, précède lui-même son lecteur par une permanente interrogation, par un questionnement relancé ou par la simple expression de ses propres doutes. Et si la séduction intellectuelle est en permanence à fleur de mot, ce questionnement, la disponibilité d'esprit et le bilan critique d'une action qui a marqué le demi-siècle sont le gage inaltérable de l'authenticité.

*Persiste et signe* se prend comme un voyage à travers le temps humain et politique où l'auteur ne laisse deviner de l'espace, dans sa quête permanente, que les lieux saisis à bras le corps. Havres d'accueil mais sans quiétude, fragilisés par un océan versatile, porteur de désordres et de dangers. Océan de la politique-politicienne ou les « imaginatifs », amoureux des « stratégies de l'histoire », risquent le naufrage parce qu'ils cherchent à « consacrer leurs talents aux domaines où ils peuvent être objectivement utiles là où ils devraient être habiles et susceptibles de plaire ».

La richesse diversifiée du récit peut conduire un lecteur intéressé à l'ouvrage par le calcul prismatique de sa perspective propre, à rechercher d'abord le propos de sa propre proximité. Maire, député, sénateur, ministre, commissaire européen, délégué du gouvernement en Nouvelle-Calédonie, président de l'Institut du monde Arabe et chargé de mission auprès du président de la République, Edgard Pisani offre à ces perspectives de proximité autant de facettes qu'il en faut pour, commet-

tant l'erreur d'une approche unidimensionnelle, passer à côté de l'homme sans le voir.

Comme de surcroît, un politique, surtout « aux affaires », ne dit que ce qu'il veut bien dire, il ne faut pas douter un instant que des spécialistes de la « petite phrase » s'inquiètent désormais, loupe en main, de telle formule, trait d'esprit ou tournure grammaticale. Diplomates divers ou hommes de cour traquent certainement aujourd'hui, par cette approche, petite, ce qui n'est en définitive que la réflexion à la fois distanciée et en acte, sur sa propre démarche, d'un homme qui est avant tout un homme d'action.

Au sens strict du terme. Toute la démarche, la vie d'Edgard Pisani est en effet marquée par l'agir et le faire. Non point celui de l'activisme mais celui du construire. Acte de l'architecte qui dans le désordre du matériau va rechercher l'ordre cohérent de l'édifice conçu comme un point d'équilibre. Jamais définitif, jamais immuable ; transitoire, parce que la vie change et évolue. Parce que l'ordre peut devenir désordre. Parce que l'homme doit accompagner en permanence cette quête d'équilibre renouvelé. La profession de foi dans l'homme est explicite ; dans sa capacité à maîtriser les cinq pour cent qui font la différence entre la soumission aux pesanteurs lourdes de l'économie et du donné naturel et la quête maîtrisée d'une liberté humaine renouvelée qui n'a de sens que si elle tend à réduire, en un combat incessant, les inégalités et les injustices. Telle est la vocation du politique. C'est pourquoi le combat d'Edgard Pisani contre les « réactionnaires » sera inépuisable, comme sa lutte permanente pour le changement et la modernité.

Mais ce combat serait inaccompli si l'homme qui le mène ne tenait pas compte, de toutes ses forces, des hommes qui en sont les protagonistes. S'il sait provoquer les ruptures, s'il ne craint pas les fractures provisoires, sa quête permanente du sens, et de l'avenir, le rend profondément soucieux autant du coût humain du changement que de l'impératif de ce dernier. De là l'importance permanente accordée à la pédagogie, à l'explication, au dialogue.

Étrange destinée que celle qui conduit le quatrième fils d'une famille de dix enfants, né dans le bled, en Tunisie, à se retrouver, en politique, en première ligne. Il faut croire que les choix et les actes de la vie première, celle des « vingt ans », ouverte à tous vents, reste déterminante pour le « passage » sur terre. Et que ce que l'on a fait et choisi en cette phase d'initiation marquera sans cesse, plus tard, le paraître et le faire, quitte à provoquer dans l'être profond des contradictions et de douloureux déchirements.

L'initiative prise dans l'épisode de la bataille de la préfecture lors de la Libération de Paris sera-t-elle déterminante ? Toujours est-il que là où feu il y a, ce sera Edgard Pisani, commis par l'État, que l'on retrouve en première ligne. Le courage physique qui l'amène parfois à affronter, seul, foules en colère, n'a d'égal souvent que le ferraillement — en amont — contre les machines technocratiques et les alliances d'intérêts étriqués qui ont parfois provoqué l'exaspération qui fait désordre. De la gestion des conflits dans la durée, l'ouvrage se présente parfois

comme un manuel inépuisable d'idées et de techniques. Et rappelle toujours que celles-ci ne sont rien sans stratégie, c'est-à-dire un sens et une finalité.

Nommé ministre de l'Agriculture par le général de Gaulle dans un climat de quasi-jacquerie, sa « mission » débouchera sur une rénovation profonde des structures et du monde agricole. Plus tard il faudra faire face à un feu d'une autre nature, en Nouvelle-Calédonie. Enrayer le mouvement de désagrégation, réparer l'avenir, en faisant de l'*autorité* un moteur et un pôle d'entraînement, telle est à chacune de ses *missions* la tâche que l'homme s'assigne. Elle n'est pas de tout repos. Et l'occasion d'écrire n'est pas seulement le prétexte à raconter mais surtout à extraire des synthèses illustrées par l'anecdote toujours présente, et par le souci de marquer les faits, d'affiner une idée, mais surtout de renouveler le débat.

L'Afrique et le monde arabe, approchés de près par les exceptionnels promontoires — inégaux d'efficacité cependant — que sont respectivement la Commission européenne et l'Institut du monde arabe, sont l'occasion d'une profonde réflexion sur les problèmes du développement, des questions identitaires, et des rapports Nord-Sud. Toujours matière à débat, c'est-à-dire d'échange d'idées et, de toute évidence, de divergences.

Mais le propos est précieux du fait même qu'il débouche, qu'il doit déboucher d'abord pour le politique sur des actions concrètes dont les conséquences seront déterminantes pour les protagonistes eux-mêmes. C'est en ces circonstances que l'homme donne la mesure de son investissement total, personnel, dans la charge à accomplir. Ce don de soi où le cœur devient le principal affluent de l'intelligence s'est d'abord exprimé dans l'action menée en Afrique pour faire aboutir la convention de Lomé, mais il a pris toute sa mesure dans l'acharnement consacré à contrer jusqu'à la dernière seconde l'éclatement de la guerre du Koweït. Où l'énergie à se battre contre ce qui apparaissait progressivement comme inéluctable s'amplifiait et se décuplait à mesure que devenaient assourdissants les tambours de la guerre. Il n'est rien de plus dur à l'homme politique que de subir de plein fouet le choc en retour d'un échec, surtout lorsque les responsabilités sont ailleurs. Il n'est rien de plus exaltant que de poursuivre le combat. Après tant de tâches accomplies, Edgard Pisani, comme beaucoup d'autres aurait pu, « plein d'usage et raison »... c'est mal connaître l'homme.

Qui laisse deviner son humanité — que d'aucuns confondent avec la vie privée — plus qu'il ne l'exprime. Au détour d'un paragraphe vite ébauché, vite dépassé, par une profonde pudeur. Pour cacher certainement les souffrances qu'une vie, au sillon si profond, a pu entraîner avec elle. Un enfant disparu par négligence humaine. Une fracture de l'Histoire entre France et Algérie vécue comme une déchirure personnelle. L'homme exprime, même s'il ne le dit qu'à demi-mot, dans sa chair, sa souffrance. Jamais confondue avec l'amertume, si vite dépassée. L'auteur entretient d'ailleurs avec ce sud qui lui tient tant à cœur des rapports d'affection. En contrepoint d'ailleurs, des raisons d'État qui souvent déraisonnent.

Sa foi en l'homme acteur de son Histoire est indéfectible. Là est peut-être

d'abord le sens éthique de son propos. On y devine aussi la déception de n'avoir pu vivre plusieurs vies, vite redressée par cette volonté vécue de les vivre ensemble en un seul *passage*. Des hommes ainsi faits sont de ceux qui dérangent. Des jugements voudront certainement enfermer le propos en des considérations médiocres. L'ouvrage, fait et fera débat. Edgar Pisani a choisi de ne jamais faire retraite : « *Je suis comblé et toujours en attente. Puis-je ne jamais être satisfait. J'ai en moi des rêves inaccomplis, des ambitions enfouies. (...) Ils sont capables de m'ouvrir encore des perspectives d'action. Ils sont seuls capables de me permettre de chercher, de faire et de vivre, et demain, le plus tard possible, de mourir debout.* »

En somme, je signe et je persiste.

Rudolf EL-KAREH